



Giorgia Volpe

Ma langue est un sable mouvant

Présentée à EXPRESSION, Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe
du 17 novembre 2018 au 27 janvier 2019

Auteures invitées

Nuria Carton de Grammont et Tatiana Navallo

L'espace n'est pas silencieux mais rempli du murmure visuel que l'artiste Giorgia Volpe compose à partir d'objets, de gestes et de collaborations complices. On entre dans cette exposition comme dans un terrain de sable mouvant où le corps s'enfonce peu à peu dans la cacophonie des œuvres jusqu'à y être avalé. *Ma langue est un sable mouvant* présentée à EXPRESSION rassemble un corpus multidisciplinaire de projets actuels qui englobent le parcours éclectique et multifacétique de cette artiste. Tresses, embauchoirs, poupées de chiffon, répétition de lignes de craie et découpures ondulantes en papier dénotent la méticuleuse vocation pour le travail manuel de l'artiste et son investissement du temps. Toutefois, l'espace devient un lieu d'accueil non seulement d'objets, mais d'artisans, de créateurs, d'étudiants, de visiteurs, entre autres, qui occupent une place prépondérante dans l'exposition. Ce dynamisme révèle un aspect crucial du travail de Giorgia Volpe : l'action participative.

C'est le cas d'Aissatou, une coiffeuse professionnelle migrante du Sénégal qui a tressé différentes têtes de coiffure synthétiques pouvant être manipulées par le public et revendiquant le métissage des savoir-faire à partir de la culture africaine (*Les têtes d'Aissatou*). L'intervention de l'artiste se propose ainsi comme une médiation gestuelle qui garantit la production et la reconnaissance de l'action participative comme une revendication sociale et culturelle. Après avoir franchi un passage dont l'ambiance est constituée par un jeu d'ombres projetées grâce à un rideau fait avec des matériaux recyclés, le spectateur est invité à se reposer dans des hamacs (*L'origine du monde*). La dimension performative des objets est essentielle dans la mesure où ils se voient utilisés et réappropriés de multiples manières. Giorgia Volpe propose une esthétique du contact, de l'exploration sensible et d'une immersion interpersonnelle qui trouve ses racines dans le néo-concrétisme brésilien de Lygia Clark ou de Hélio Oiticica qui a révolutionné la place du spectateur dans l'art contemporain.

Par ailleurs, l'exposition questionne un monde englouti par l'accélération du temps qui, selon Paul Virilio, finit par soumettre tant les faits sociaux que les comportements individuels à la dictature de l'accumulation. Les cages d'oiseaux superposées sont une métaphore de ce corps social attrapé et suspendu dans la vitesse du silence (*Cage-corps*), tandis qu'un amas de pain sans levain évoque une offrande en ruine entre l'homme et le sacré (*Le Tas*). Des poupées en chiffon débordant de vieilles valises amoncelées renvoient à l'expérience du déplacement géographique et identitaire vécue par les immigrants (*Babel, bébelles*).

Chaque installation est associée à une sélection de matériaux dotés d'interprétations symboliques qui renvoient à une dimension globale de l'art tout comme à un ancrage dans des enjeux spécifiques. Ainsi, le drapeau du Québec surplombe la salle d'exposition comme un rideau dont les morceaux ont été décousus et reconstitués de manière aléatoire (*Mal du pays*), alors que dans la collection de boîtes à biscuits accommodées sur un mur de la galerie se trouve un biscuit en forme de feuille d'érable (*La fuite du temps*). L'histoire est un catalyseur de désacralisation des symboles, nationaux et religieux, qui s'inscrivent matériellement et affectivement dans l'objet retrouvé, récupéré et modifié.

Le rapport à la mémoire, faite de secousses et de tremblements collectifs, est proposé comme une alternative pour s'extraire de la course vers la domination accélérée du temps, notamment à travers la série d'exercices réalisés avec des bandes magnétiques. Que ce soit sous forme de ballons lancés du haut des escaliers de la galerie (*Avalanche de la raison*), de rideaux (*Pensée magique*) ou de filets de pêche (*Nature morte*), les bandes magnétiques constituent un atlas mnémosyne d'images et de gestes partagés pour construire et déconstruire une archive historique sur les rapports interculturels de notre société. La mémoire est la conséquence organique d'un corps collectif (*Le patron, à la mesure de ton corps*) où se superposent différentes formes physiques, expériences et habitudes qui trouvent leur singularité dans la cohabitation.

Dans son ensemble, l'exposition s'exprime à travers la langue, aussi bien symbolique que métaphorique, pour décrire un passage sensoriel et affectif qui devient paysage interculturel. Ce paysage nous invite à assumer une « éthique du regard », pour reprendre les mots de Georges Didi-Huberman, dans laquelle la mémoire est une archive vivante attrapée par les sables mouvants du contact, l'interaction et le rapport aux autres.